

SE COMPRENDRE

N° 86/07 - 30 septembre 1986

LA RENCONTRE DES RELIGIONS

André MANARANCHE, s.j.

*Cet article est tiré de la Revue **Communio** (Revue catholique internationale), 28, rue d'Auteuil - 75016 PARIS - N° XI, 2 - Mars-avril 1986 - Avec la collaboration de Thierry BERT, Jean-Robert ARMO GATHE, Olivier BOULNOIS, Rémi BRAGUE, André MANARANCHE, Emile POULAT, Marc FORNACCIARI, Arnaud de VAUJUAS, Bernard TERRIEN.*

Le phénomène de l'immigration présente de multiples facettes. L'une d'entre elles, qui n'est nullement négligeable, est la pénétration d'autres religions dans une société plus ou moins marquée par le Christianisme. Le choc qui en résulte est à apprécier correctement, de part et d'autre et dans les diverses situations qui se présentent.

Côté France, il faut noter que l'entrée de religions étrangères (la foi chrétienne en fut une, au temps des martyrs de Lyon, en 177) n'est pas liée à l'immigration. Nous voyons par exemple s'introduire, depuis un certain temps, des pratiques extrême-orientales qui ne sont pas apportées chez nous par des migrants en quête d'un travail, qui demeurent des curiosités exotiques, qui ne se reproduisent pas démographiquement comme l'Islam, et qui, par conséquent, ne suscitent guère d'animosité : la construction d'un temple bouddhiste - à vrai dire situé souvent à l'écart des villes - provoque moins de polémiques que celle d'une mosquée. Par ailleurs, l'émoi causé par l'entrée de cultes nouveaux relève de sentiments fort divers. Il peut être de nature proprement **religieuse** : on craint alors une opération de type missionnaire, comme il en va pour les sectes, dont on redoute à la fois les convictions bizarres et les méthodes parfois déloyales. On se met aussi en garde contre le seul phénomène de séduction, issu d'un témoignage pacifique, quand on sait la déstructuration de la pensée, l'absence de formation et le manque de discernement, chez les jeunes notamment. On a peur que, dans le désarroi de tant d'hommes, affrontés au non-sens de la société séculière, la religion ancestrale et dominante ne possède plus aucun pouvoir d'attraction, étant comme usée, non compétitive, et d'ailleurs en perte de vitesse, quantitativement et qualitativement : en cas, l'autre, l'étranger, bénéficie de l'élan et de la fraîcheur provenant de la nouveauté... Mais l'émoi causé par l'immigration religieuse peut n'être que **culturel** : on imagine aisément un Français non pratiquant, voire incroyant, qui s'offusque d'un minaret à Mantes ou à Nanterre, simplement parce que "cela n'est pas de chez nous" (et que "ça risque de faire du bruit, y compris la nuit"). De ce point de vue, comme les faits le prouvent, ce sont les vrais chrétiens qui se montrent les plus accueillants, même s'ils ne sont pas exempts d'une redoutable naïveté (parce que le don d'une église ou d'une chapelle au culte musulman est interprété par l'Islam comme une faiblesse, d'autant que l'affectation est irréversible). En conséquence, les réactions rencontrées chez nous devront être soigneusement évaluées, sans aucun amalgame.

Côté immigration, les religions introduites n'ont pas le même caractère en ce qui concerne l'**universel** et la **mission**. Les religions coutumières des peuples africains sont des saisies locales du sacré, et, comme telles, elles ne sont pas exportables ailleurs, encore moins proposées à des Européens. Aussi n'en parle-t-on point. Les sagesses orientales se diffusent de par leur contenu même,

en tant qu'elles offrent un art de vivre, de surmonter la souffrance, de sombrer dans une forme de prière, de tendre vers un "but"; elles ne sont limitées à aucune aire culturelle, même si, en Europe, elles n'atteignent que des cercles étroits (pourtant, que de jeunes, même dans les écoles chrétiennes, disent croire à la réincarnation !). Il n'en va pas de même de l'Islam, qui se réclame d'une révélation et d'une mission explicite, par les moyens contraignants que l'on sait, et que' des œcuménistes catholiques tentent vainement de minimiser. Mais, même lorsque la foi musulmane s'abstient des méthodes fortes, elle ne renonce jamais à prononcer sa conviction, à convertir - qui pourrait le lui reprocher ? -voire à vanter ses conquêtes au plan apologétique (pensons au cas de Roger Garaudy), d'autant que le succès apostolique est primé dans le Paradis... Ajoutons à cela que l'Islam de l'immigration est, en France, fortement maghrébin (pas uniquement : il y a des musulmans d'Afrique Noire), donc qu'il possède une connotation **raciale** éveillant des réactions viscérales et susceptibles d'être exploitées politiquement. Pour le Français moyen, musulman égale arabe, alors que la majorité des musulmans ne sont pas arabes, et que tous les arabes ne sont pas musulmans : une quantité non négligeable, au Moyen-Orient, est chrétienne depuis les origines, bien avant l'activité relativement tardive de Mohammed, et l'on sait l'irritation que cause cette existence dans les conflits politiques actuels; une irritation qui pourrait bien être mortelle pour les Eglises de ces pays, si l'opinion mondiale ne s'émeut pas. A ces considérations s'ajoute la question **démographique**, la forte natalité de cette population jouant comme une menace dans une Europe de l'Ouest qui planifie ses naissances dans le sens inverse.

Ce préambule nous conduit donc à préciser notre sujet : **qu'en est-il de la rencontre entre le Christianisme français majoritairement catholique et l'Islam d'immigrés majoritairement maghrébins** 7 Par **Islam, entendons la confession** religieuse qui se réclame de ce nom, en mettant à part deux excroissances qui posent des problèmes particuliers. L'une d'elles est **mystique** : c'est le soufisme, attitude aux contours flous qui séduit des intellectuels ou des esthètes sans appartenance ni pratique véritables; sorte d'œcuménisme à base de néo-platonisme, qui se fait fort d'amalgamer pêle-mêle Eckhart, Al-Hallaj, voire tel aspect de l'hindouisme et de la Kabbale juive. L'autre est **politique** : c'est l'intégrisme musulman, qui fait peser une énorme menace sur certaines Eglises du Moyen-Orient, du Maghreb, voire de l'Afrique noire, en tant qu'il réclame l'application obligatoire pour tous de la "Charia" ou loi coranique, voire l'expulsion des chrétiens arabes ou arabophones. Ce phénomène interpelle la conscience chrétienne française au nom de la solidarité intra-ecclésiale - le sent-on suffisamment ? - mais il ne concerne pas notre pays, du moins pas sous l'angle religieux, seulement sous celui du terrorisme (antifrançais ou antisémite). Bien des Etats musulmans eux-mêmes cherchent à le museler chez eux parce qu'il gêne leur politique et déconsidère leur religion, à moins qu'ils n'entrent en guerre contre un fanatisme nationalisé du type iranien. Nous nous en tenons donc à l'Islam classique, en négligeant ici ses diverses obédiences.

UN PROBLEME VECU AILLEURS

La rencontre du Christianisme et de l'Islamisme s'est faite depuis bien longtemps en dehors de nos frontières : il n'est pas question d'en retracer ici l'histoire, mais d'en tenter une rapide évaluation, car cela commande la conjoncture actuelle à l'intérieur de l'hexagone.

Pour le meilleur

Depuis les pionniers du dialogue, nous avons appris à mieux nous connaître pour mieux nous respecter, attitude qui doit se poursuivre sans cesse. Mieux connaître l'Islam, c'est faire taire des **légendes désobligeantes**, des caricatures grossières; c'est stopper la diffusion de lieux communs entachés d'erreur; bref, c'est ne pas noircir l'autre pour s'en préserver plus efficacement. Mais c'est aussi supprimer des **confusions bienveillantes** : ainsi, à la fin du siècle dernier, bien des érudits, des militaires, des esthètes, déçus par l'irrationalisme du dogme chrétien (la Trinité par exemple), se sont tournés vers l'Islam comme vers une sorte de religion naturelle, de philosophie déiste, en oubliant qu'il se veut une révélation, une foi, une "obéissance" (islam), une prière. L'homme inquiet a tôt fait de tout ramener à ce qui fait son affaire : une sagesse acceptable et utilisable, et finalement une divinité à son aune.

Mieux connaître l'Islam, c'est, par la lecture du Coran et la fréquentation des croyants, apercevoir des **valeurs communes**, religieuses et morales, que Vatican II a soulignées rapidement (**Lumen gentium**, n° 16; **Nostra aetate**, n° 3), non sans mettre d'importantes nuances qui découragent tout concordisme sécurisant.

D'une manière générale, le dernier concile a rappelé le vrai sens de la **liberté religieuse**, à savoir que **"la vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même, qui pénètre l'esprit avec**

autant de douceur que de puissance" (Dignitatis humanae, n° 1) : texte qui a provoqué, avant toute autre considération, la rébellion de l'intégrisme catholique, lequel a crié au subjectivisme.

Il est clair qu'avant le passage au document officiel, il y a eu les efforts d'admirables pionniers qui, silencieusement, ont vécu au contact de l'Islam, au ras du sol, en accomplissant une double tâche : montrer aux musulmans le véritable visage de la foi chrétienne, faite de présence aimante, de proximité sans calcul, d'humble conviction, de prière fervente, de gratuité secourable, de réciprocité dans l'amitié, d'émerveillement devant toute sainteté. La tâche n'est pas terminée. Bien des musulmans, à la base, ont perçu ce témoignage et l'ont accepté avec émotion.

Et pour le moins bon

Mais il y a eu, et il y a toujours, des ombres au tableau, qu'une génération plus jeune se soucie de faire disparaître, nous dit-on.

1. **Une myopie dans le jugement.** J'en prends trois exemples. Nous savons tous ce que nous devons à Louis Massignon; mais bien qu'il ait connu l'Islam confessionnel dans sa réalité concrète, il a quand même eu un penchant vers la **mystique**, ou du moins nous avons surtout retenu de ses études fouillées un Islam idéalisé, éthéré, qui fut d'ailleurs en son temps persécuté par les autorités officielles. De là à généraliser, il n'y avait qu'un pas.

D'autre part, bien des artisans du dialogue, insérés dans la pâte humaine avec beaucoup de mérite, et rompus aux contacts individuels, ont méconnu le phénomène global, **l'institution** comme telle. Cœurs spontanément offerts mais à l'analyse courte, ils ont méconnu, voire méprisé, les communautés chrétiennes du Moyen-Orient, affrontées aux communautés adverses : ils ont estimé, eux, Français, donc étrangers, mieux connaître le problème que leurs frères égyptiens, libanais ou syriens, qui sont pourtant des autochtones là où ils habitent et qui parlent la même langue que les musulmans. J'ai entendu critiquer sans appel la visite au Liban du cardinal Decourtray, parce qu'il aurait trop écouté les chrétiens maronites (n'aurait-il pas plutôt lavé la honte de notre passivité face au massacre de nos frères 7).

De même, si les **sessions et congrès** islamo-chrétiens sont d'excellentes choses (en principe, car telle rencontre de Tripoli ne fut pas glorieuse pour nous), ils ont l'inconvénient de toutes ces assemblées oecuméniques : réunir de part et d'autres quelques personnalités exceptionnelles qui ne représentent qu'elles-mêmes et dont l'affabilité cache les réactions de la communauté globale, ou bien de sa hiérarchie. Tout ne peut être résolu par la compréhension manifestée par Ali Merad ou Hampaté Ba.

2. Un fatalisme dans l'appréciation. Deux faits me paraissent importants à signaler.

Le premier touche au **Coran**. Depuis la moitié du siècle dernier, les Ecritures chrétiennes subissent le feu nourri de la critique historico-littéraire, pour le meilleur et le pire. Certes, les positions abruptes des pionniers ont été tempérées par la suite; on est même revenu de préventions injustifiées. Mais enfin l'attitude critique subsiste plus que jamais, feuilletant les textes en couches rédactionnelles, triant péremptoirement l'authentique d'avec l'inauthentique, le paulinien d'avec le deutéro-paulinien, et ne retenant de Jésus que peu **d'ipsissima verba**. Les mêmes, pourtant, se garderaient bien d'appliquer au Coran le même traitement de choc ! Ils admettent pratiquement la théorie d'un Livre sans sources humaines, dont le corollaire obligé est que nos Ecritures sont des faux provenant de la main des hommes. Là, un comportement qui se veut scientifique, ici, une conception littérale de l'inspiration dont on ne voudrait pas pour la Bible. On me disait récemment : "Comment traiter la religion de l'autre ?". Je répondais : "En vérité, comme je traite la mienne, et comme je consens à voir traiter la mienne". Certes, il est des manières aigres-douces à éviter totalement, mais il serait asthénique de considérer toute discussion comme polémique. Comme on l'a dit, **"charité sans vérité n'est qu'un flirt"**. De meure, il est paradoxale de voir un chrétien moderne admirer le **Inch'Allah** à répétition, alors qu'il admet le caractère séculier de l'univers, tout au moins l'autonomie du temporel et le rôle inévitable des causes secondes.

Le second exemple touche à **la résistance du matériau**. Il faut admirer la puissance et la loyauté d'une conviction religieuse comportant d'éminentes valeurs. Il faut être loyal dans la confrontation. D'autre part, il est clair que l'Islam ne se laisse pas entamer facilement, pour des raisons qui seraient à étudier. Mais il est inexact de prétendre que le musulman est impossible à convertir : dans les pays à régime libéral, c'est clair, mais même dans les Etats islamiques. Certes, dans ce dernier

cas, la législation interdit à la fois de se livrer au "prosélytisme" et d'y succomber : elle assortit la règle d'une menace d'expulsion pour le missionnaire étranger, et de sévices plus graves pour l'apostat autochtone. Mais justement, cette défense de sortir se veut dissuasive à l'égard de ce qui demeure une possibilité réelle. Qu'on entende bien : il faudrait y regarder à deux fois pour admettre quelqu'un au baptême dans une pareille conjoncture, celle d'une excommunication totale. Mais l'expérience montre que le témoignage de la prière, celui de la charité, et la lecture des Ecritures, possèdent toujours cette force tranquille promise par Jésus avant l'Ascension. N'abandonnons pas cette conviction à d'autres Eglises chrétiennes, plus intrépides que le catholicisme hexagonal, passablement complexé.

Un concordisme sécurisant. Montrer les points communs entre le Christianisme et l'Islam, oui : Vatican II le fait lui-même. Mais attention au **moyen court** ! Il ne suffit pas de collationner les passages du Coran qui parlent de Jésus et de Marie pour conclure à une entente profonde. C'est toujours le chrétien qui succombe à l'irénisme, jamais le musulman, finalement bien plus lucide sur les différences, et bien plus apte à en porter le risque.

Il me semble que bien des oecuménistes pressés trahissent une **théologie qui date étrangement**. J'en prends deux exemples. Le premier touche à la notion de **Révélation**. C'est dans une optique de type Vatican I que cette dernière a été comprise comme une somme de vérités abstraites, dévoilées par Dieu dans leur nouveauté absolue, ou simplement reconfirmées par lui à cause de la faiblesse humaine. Vatican II a mieux montré que la Révélation est avant tout un **Acte** divin dans l'Histoire du salut, et que cet Acte culmine dans une **Personne**, Jésus (**Dei Verbum** n° 2). Faire l'inventaire de vérités et de valeurs communes, c'est bien, mais c'est demeurer en dehors de la conversion du cœur (**metanoia**) exigée par Jésus, en dehors du message annoncé par la prédication apostolique. La foi chrétienne (judéo-chrétienne) est basée sur une histoire du salut (**économie**), comme le montrent à l'envi les Pères de l'Eglise. Cette économie est le fil conducteur, la dynamique de l'Ancien Testament : typique est, de ce point de vue, l'absence des grands prophètes bibliques dans le Coran. Cette économie s'accomplit en Jésus-Christ, sans qu'il y ait après lui une autre révélation publique (**Dei Verbum**, n° 4).

De même, s'il est vrai que l'homme peut conclure à l'existence de "Dieu" par les seuls moyens de sa raison, on ne peut prétexter de cette "**théologie naturelle**" pour minimiser, voire évacuer la Révélation chrétienne. Dire que "Dieu" est partout le même, c'est imaginer une sorte de cuisine oecuménique confectionnant un identique menu de base, chaque cantine confessionnelle se contentant d'assaisonner différemment le plat commun au moyen de condiments variés. C'est imaginer un prêt-à-porter divin auquel il suffirait de faire quelques retouches après coup, le dogme trinitaire étant l'une d'elles, insignifiante, voire gênante. Il est une qualité du divin qui se perçoit dans la genèse de la foi, non dans un comparatisme superficiel.

Il est arrivé que certains transgressent la limite du permis, en donnant le même sens au mot "prophète" de part et d'autre, en acceptant de voir l'Islam comme une véritable "révélation", en faisant des religions non chrétiennes les moyens d'un salut sous-traité par Jésus-Christ. L'Esprit-Saint pourrait-il se contredire en révélant une négation de la Trinité et de l'Incarnation ? "La Voie" dont parlent les **Actes** à maintes reprises ferait-elle place aux voies Certes, le chrétien manifeste beaucoup de grandeur d'âme en voulant voir tous les hommes dans le Paradis, mais qu'il laisse à Dieu le soin de juger les consciences, sans dénaturer son Dessein. Il est essentiel de dire aux non-chrétiens que leur non-appartenance à l'Eglise ne les exclut pas pour autant de l'amour de Dieu (attitude qu'ils ne partagent pas forcément envers nous, notons-le), mais laissons faire Celui qui sonde les reins et les cœurs, et n'évacuons pas la croix de son Fils.

Une dé-mission. On n'a jamais autant prononcé le mot "mission", ou celui d'évangélisation, mais, pour les raisons qui viennent d'être dites, il arrive tout naturellement que cette attitude soit en baisse. Nous comprenons et admirons ceux et celles qui s'enfouissent obscurément sans jamais voir la moisson de leurs semences, mais, de grâce, qu'ils se fassent pas à la théorie de leur impuissance, qu'ils n'érigent pas leur situation en idéal.

Car il circule un tas d'arguments pour infirmer l'activité missionnaire, pourtant rappelée par Vatican II (**Ad Gentes**) et par le document synodal **Evangelii nuntiandi**. On commence d'abord par la caricaturer en "prosélytisme" tapageur et irrespectueux, repoussoir d'une "présence" amicale chargée de toutes les vertus et avant tout désintéressée, "sans idée derrière la tête". Certes, disait l'abbé Monchanin, "**lorsque dans votre sympathie pour un pays il y a seulement une once de tactique, votre sympathie est profanée à la base**". Mais pourquoi supposer chez l'autre un bas calcul ? Certes encore, il y a plusieurs manières de concevoir le témoignage évangélique, plusieurs vocations possibles, mais même une vocation à la Foucauld n'est pas dispensée du désir d'évangéliser : de ce

point de vue, que de contresens sur le propos du Frère Charles ! Le Père Voillaume le rappelle souvent à ses Petits Frères¹ : "Leur désir est aussi grand, aussi impatient, aussi ambitieux que celui des apôtres les plus actifs. S'ils n'étaient consumés de ce désir, leur amour ne serait ni vrai ni généreux, et leur amitié tout humaine se limiterait à des échanges dont Dieu serait exclu" (LF 1, 336). "N'ayez pas peur d'avoir des désirs apostoliques; autrement, vous n'aimeriez pas" (ACM 52). "De quel droit voudriez-vous, sous prétexte de vie cachée, et peut-être par retrait volontaire, empêcher les âmes qui tâtonnent de se diriger vers votre lumière et de se réchauffer à l'amour de Jésus qui est en vous," (ACM 52-53). "Aimer les autres sans souffrir de les voir ignorants de Dieu et du Christ, aimer les autres sans penser que le but de notre vie est de les conduire à cet amour, n'est-ce pas aimer comme un incroyant ? Notre manière d'aimer doit tenir compte de l'existence de Jésus et de ce qu'il a voulu. Autrement, à quoi bon n'être que des amis comme ceux qui ne croient pas ? Un amour qui se voudrait gratuit dans le sens d'exclure toute référence au Christ cesserait d'être un amour conforme à notre condition de chrétien" (LF 1, 257-258). Nazareth est une spiritualité louable (ACM 173-191), mais à condition de se situer après la Pentecôte. Auparavant, "la nouvelle Alliance n'était ni fondée ni proclamée. L'Eglise n'était pas encore établie. L'apostolat ne pouvait exister... Alors que nous sommes, nous, maintenant, les membres d'un Christ ressuscité manifesté au monde" (LF 1, 282-283). Sans que l'amitié soit trahie, "il y aura cependant dans l'histoire de chacune de nos amitiés un moment précis, une heure fixée par Dieu, où le témoignage rendu à la vérité du Fils de Dieu devra se manifester par la parole, si discrète soit-elle" (LF 1, 340). Il arrivera aussi "que les hommes auxquels une fraternité a été envoyée soient prêts à recevoir la prédication de la foi ou même la sollicitent. Une telle éventualité peut normalement se présenter, tôt ou tard" (LF 1, 341). On ne doit pas se méprendre sur une image souvent utilisée par le Frère Charles : celle de l'Eucharistie-reposoir, censée exercer d'elle-même une influence par irradiation (LF 1, 61) l'ermite n'en a jamais déduit une sorte de paresse missionnaire.

En tout cas, il est clair que si le catholique justifie à outrance sa démission apostolique, le musulman, lui, ne partage aucun de ces scrupules, et on ne saurait le lui reprocher, même si nos méthodes ne peuvent être les mêmes. Autrement dit, l'attitude est toujours à sens unique : il nous arrive même de louer chez l'autre ce que nous nous reprochons à nous-mêmes. On dirait que le Christianisme meurt par les défauts de ses qualités; qu'il porte lui-même la capacité de se détruire quand l'affinement auquel il se livre le conduit à l'asthénie. Il est facile d'avoir tort à force d'avoir raison. A force de voir le Christ partout, on n'éprouve plus le goût de le voir dans sa Révélation. A force de chercher le dialogue, on en vient à nier toute différence. A force de parler de respect, on perd toute audace évangélique. A force de parler de liberté, on se borne à "accompagner" ou à "cheminer avec", sans jamais intervenir loyalement. A force de parler d'œcuménisme, on en vient à se rabattre sur le plus petit dénominateur commun, c'est-à-dire sur un schéma appauvri de sa propre fidélité, opération qui pénalise toujours les plus croyants. On passe de la conquête au témoignage, du témoignage à la présence : "A quand l'absence !".

5. **Une occultation du fondamental.** Les bonnes intentions étant sauvées, les arguments invoqués cachent deux problèmes fondamentaux.

Il y a d'abord ce **relativisme** meurtrier pour lequel la religion est affaire d'expérience, non de vérité. A ce plan, tout se vaut, formule sceptique qui veut dire finalement que rien ne vaut. Dieu, s'il existe, n'évangélise jamais l'esprit : il n'est jamais lumière. Il se débrouille avec la conscience personnelle sans jamais la délivrer de ses filtres, de ses grilles, de ses systèmes de codage; sans jamais intervenir dans l'histoire. Sur cette base philosophique inaperçue, se greffent les argumentations, qu'elles soient théologiques ou pastorales. Si Irénée et Pothin avaient ainsi raisonné en arrivant dans les Gaules, je ne serais pas prêtre de Jésus-Christ, mais un druide grimant dans les chênes pour y couper du gui avec une faucille d'or. Parce qu'ils auraient respecté le choix national de mes ancêtres; parce qu'ils auraient borné leur rôle à faire d'eux de "meilleurs païens"; parce qu'ils les auraient péremptoirement rangés parmi les "chrétiens implicites"; parce qu'ils auraient refusé de leur infliger une rupture culturelle; parce qu'ils se seraient cantonnés dans la contemplation et dans le pointage des valeurs... Fort heureusement, ces Asiatiques en mission étrangère ont fait leur travail jusqu'à en mourir martyrs. Et la hache du Hongrois Martin n'a pas craint d'élaguer quelque peu les bosquets sacrés.

Surtout, il y a **erreur sur le rôle de l'Eglise**. On comprend que le petit nombre des chrétiens et plus encore des catholiques pose un lourd problème à la foi, on comprend que les théologiens veulent le résoudre. Encore faut-il que l'Eglise ne se prenne pas pour le Christ, qu'elle reste dans son rôle. Ce

¹ Je cite : **Lettres aux Fraternités**, tome I : LF 1. **Au cœur des masses**, 2e édition et suivantes : ACM.

n'est pas elle qui manœuvre le Jugement, et ce Jugement ne s'établit pas en fonction d'elle d'abord. Il y en a qui sont dehors et qui seront dedans, et vice-versa (cf. **Lumen Gentium**, n° 14). L'Eglise n'est donc pas le récipiendaire de tous les sauvés, mais le **signe et sacrement** du salut (ibid., n° 1). En cherchant à grandir, elle désire la croissance quantitative et qualitative du signe qu'elle est : elle n'a pas la folie de croire que ses limites sont identiques à celle du Royaume. C'est pourquoi elle oeuvre dans le souci, comme saint Paul, mais sans angoisse. Son angoisse viendrait d'un incommensurable orgueil; sa paix vient d'une foncière humilité. Mais le chrétien, surtout l'homme, et plus encore le clerc, supporte mal ce statut de signe, qui ne lui confère pas la maîtrise de la situation. Il lui arrive alors de jouer du tout sur le rien : s'il ne peut tout contenir, il dira qu'il n'y a rien à emmagasiner. Il ne cherchera rien à rassembler explicitement, en arguant du fait que tout est déjà là implicitement. C'est là un ressentiment, un rire jaune. Au rebours de ce qu'on affirme, c'est la mission qui est une humilité, et la démission un orgueil dépité. Je fais mon travail, pas celui de Dieu. "Malheur à moi si je n'évangélise pas", parce que c'est la consigne de Jésus et que c'est moi que cela juge. Le reste, je le confie à l'espérance.

UN PROBLEME VECU CHEZ NOUS

Les relations entre Christianisme et Islam se trouvent donc vécues en France par le fait de l'immigration. A vrai dire, même dans le cas de la mission à l'étranger, l'apôtre le plus inculturé importe là-bas un pollen idéologique qui provient de son pays, un pollen parfois stérilisant plutôt que fécondant, qui s'attache à ses jugements lors de congrès, de sessions, de lectures. En effet, tout ce qui vient d'être dit prend naissance en Europe, pas ailleurs.

On pourrait se livrer à des supputations sur **l'avenir religieux des jeunes musulmans vivant désormais en France**; sur l'évolution que subiront les générations futures, Islam religieux, Islam de tradition, Islam d'opposition ou d'identité ? Indifférence, matérialisme, dégradation morale faute d'animation vraie (souhaitons que non, travaillons à l'éviter) ? Découverte de la foi chrétienne dans des groupes de jeunes, par voisinage, par mariage ? Je ne sais si des enquêtes ont été faites sur ce sujet (dans la discrétion qui s'impose). Mais il me semble que ces calculs sont sordides, surtout s'ils comptent sur une perte de mémoire, sur un affaissement, sur un processus. Vivons notre Evangile : nous verrons bien les rencontres que Dieu nous fera faire. Nous les vivrons humblement, sans une mauvaise apologétique.

L'aspect inverse me paraît plus important : **la foi chrétienne doit-elle craindre la foi musulmane, celle de l'Islam classique ?** Il ne semble pas que les musulmans se livrent à une quelconque entreprise missionnaire organisée. En revanche, ils portent très normalement leur témoignage s'ils sont fervents, avec des signes extérieurs de leur présence, qu'on n'a pas le droit de leur refuser. Cela se fait dans les quartiers quand il n'y a pas ségrégation; dans les lieux de travail (la prière), dans les écoles, de jeune à jeune. Ma réponse sera la suivante : il y a en France la **liberté de conscience**, que Vatican II a précisée avec plus de minutie. Les groupes religieux ont le droit de vivre **"tant que les justes exigences de l'ordre public ne sont pas violées. Ils ont le droit de s'organiser en leur sein, mais aussi de manifester leur foi publiquement, de vive voix et par écrit"**, à condition qu'ils s'abstiennent **"de toute forme d'agissements ayant un relent de coercition, de persuasion malhonnête ou peu loyale"**. Ils ne doivent pas non plus être **"empêchés de manifester librement l'efficacité singulière de leur doctrine pour organiser la société et vivifier toute l'activité humaine"** (*Dignitatis humanae*, n° 4). En disant cela, l'Eglise pense d'abord à elle, c'est sûr, mais elle pense aussi aux autres. Elle ne craint donc pas la libre vitalité des autres religions².

La seule crainte à avoir, c'est celle d'un Christianisme en décomposition : **c'est cette force de l'Islam** (ou d'autres confessions) **qui résulte de la faiblesse de la foi catholique** (et pas seulement chrétienne). Je prends quelques exemples.

1. Nous voyons arriver sur le marché des jeunes, d'ailleurs fort sympathiques, mais dont la **culture** - profane et religieuse - dénote parfois un niveau consternant de nullité. Il ne me revient pas de juger de la catéchèse, encore que j'aie mon opinion à ce sujet; mais les meilleurs des jeunes qui parviennent dans des groupes apostoliques, voire dans les séminaires, sont souvent aussi ignares qu'assoiffés de Dieu, vraies éponges absorbant instantanément la moindre goutte d'eau, à condition de

² A cet égard, est-il inconvenant de relever que, trop souvent encore, dans certains pays musulmans, l'existence même de communautés chrétiennes est plus ou moins ouvertement mise ou remise en cause ? (N.D.L.R.).

tout leur expliquer sans exception. On imagine très bien que tel d'entre eux, démuné de toute formation vraie, offre sa générosité au premier venu qui lui parle de Dieu d'une façon cohérente.

2. En réaction contre une formation qu'ils jugent trop étriquée, des chrétiens d'une autre tranche d'âge ont allègrement balancée par-dessus bord tout ce qui ressemblait à une **observance** religieuse, à un cadre, à une régularité. C'est leur problème. Mais une génération plus jeune, désenchantée par le laisser-aller, retrouve pédagogiquement le besoin d'une règle de vie, d'une ascèse (pour se sécuriser, disent certains quadra- ou quinquagénaires, agacés du re-départ de la vie monastique ou de la floraison de groupes spirituels structurés). Si certains intellectuels ou esthètes ont donné dans le soufisme, pour la liberté de manœuvre que donne la "mystique", on imagine bien, à l'inverse, des Français en quête d'une ossature, pour lesquels les cinq prières quotidiennes de l'Islam représentent une discipline de vie, sans parler d'autres pratiques bienfaites. Ici, le balancier repart vite en sens inverse, et les railleries sur la mode "rétro" ne servent pas à grand'chose.

3. Ces derniers temps, il a été de bon ton de prêcher **la christologie d'en-bas**, qui procède à partir de l'homme Jésus, de son contexte socio-politique, de son rôle humain (homme libre, libérateur, gourou...). Cette approche n'est pas sans mérite, à condition qu'elle se conjugue avec une autre, sinon cet en-bas ne vole pas très haut. On se trouve alors devant un Jésus fonctionnant comme une impasse, comme un cul-de-sac : donc comme une idole, au sens religieux et au sens affectif du mot. Devant une telle pauvreté, on imagine encore bien qu'un Français, prodigieusement déçu par ce sécularisme, se tourne vers l'Islam pour trouver enfin Dieu, la prière, l'adoration, la transcendance. La chose n'est nullement illusoire. Le jésuisme est décevant, qu'il soit pieux ou politique.

4. On l'a souvent remarqué, jusqu'à l'injustice parfois : le chrétien moyen ne se passionne guère pour la **Trinité**, et, s'il ne crie plus au rébus, à la stupidité mathématique, comme le jeune Foucauld, il constate avec Kant que cette curiosité ne sert pas à grand'chose dans la vie courante, avant tout morale. Heureusement, l'Orthodoxie rappelle à ceux qui la fréquente et la personne fontale du Père, et le rôle de l'Esprit; bien des spirituels catholiques aussi. Mais, pour la masse déiste, dont le Dieu est celui de Rousseau, les "personnes" divines ne sont guère que des façons de parler ou d'agir, que des "modes". Dès lors, quand un chrétien est "modaliste", il ne ressent plus du tout l'Islam comme une étrangeté; il éprouve plutôt davantage de sympathie pour une religion qui ne complique pas inutilement les choses, qui ne va pas faire des incursions dans la vie intime de Dieu, qui semble même plus strictement monothéiste. D'autant qu'elle n'interdit pas d'éprouver du sentiment pour Jésus et pour Marie. Que veut-on de mieux ?

5. Le **pedigree** de bien des peuplades européennes (Wisigoths, Lombards...) décèle que nos ancêtres ont été **ariens**, donc négateurs de la divinité de Jésus, jusqu'au VI^e siècle parfois. Deux papes ont même été martyrisés par des rois ariens qui se voulaient chrétiens à leur manière. Cette hérésie mortelle n'a jamais totalement disparu, même si elle prend des précautions pour s'exprimer de nos jours, réédition du même livre sous jaquette neuve. Car bien des "recherches" consistent à revenir à des erreurs du IV^e siècle. Il est une variante qu'on appelle le **nestorianisme** : pour cette opinion, l'Incarnation met bien deux natures en jeu, mais il ne s'agit que d'un collage, pas plus. Curieusement, c'est de moins nestoriens que Mohammed tient son information sur le Christianisme; c'est à leur contact qu'il refuse d'appeler Marie **Theotokos**, mère de Dieu. S'il en est ainsi, qu'est-ce qui empêche un chrétien de ce type de trouver son bien dans le Coran ?

6. L'Eglise catholique a vécu a **Vatican II** un grand moment spirituel d'importance mondiale, dont elle n'a pas encore perçu tous les éclairages ni appliqué tous les dynamismes : le dernier Synode romain s'en est fait l'écho. Les problèmes de réforme l'ont emporté sur ceux d'approfondissement. L'ecclésiologie a accaparé le devant de la scène, laissant dans l'ombre la christologie et plus encore la Révélation elle-même. L'image du Peuple de Dieu - paradoxalement assénée à grand renfort de cantiques pompeux au moment où les assemblées devenaient minuscules - a fait oublier l'aspect majeur qu'est la communion, comme cela s'est dit au même Synode. Les problèmes de pouvoirs ont dominé la discussion, opposant évêques et Pape, prêtres et laïcs, hommes et femmes : d'où d'interminables criaileries. Les interventions épiscopales ont abondé dans le domaine socio-politique, donnant l'impression que l'Eglise oubliait de balayer d'abord devant sa porte. On comprend que certains Français, las de ces pauvretés, aillent chercher ailleurs le moyen de faire l'expérience de Dieu; jusqu'ici, la séduction est venue de l'Extrême-Orient : elle pourrait aussi bien venir de l'Islam, pourquoi pas ?

7. J'insiste en terminant sur un point capital. Pour Paul (**Romains**, 9-11; **Galates**, 3, 28), l'Eglise est **la réconciliation du Juif et du Païen** : le chapitre 2 des **Ephésiens** est le sommet de cet enseignement, si cher au regretté Gaston Fessard. Il s'agit bien sûr d'une dialectique théologique qui

n'a rien à voir avec les puissances politiques en conflit au Moyen-Orient. Or, l'Eglise a bien du mal à assurer cette fonction, dans l'exercice de laquelle elle trouve pourtant son identité. De nos jours, en France, la "théologie" est profondément "anti-juive" - il ne s'agit pas de l'antisémitisme racial - tradition qu'elle emprunte au rationalisme européen depuis trois siècles. Que le renouveau biblique ne fasse pas illusion, qu'il ne donne pas le change : l'élection est rejetée comme un "chouchoutage" divin et comme une entorse à l'universel; elle est critiquée comme une mise à part, interdisant à l'élu de se dissoudre. Par ailleurs, l'Ancien Testament est vu comme la source de tous les repoussoirs de l'heure actuelle : le sacré, le sacrifice, le sacerdoce, le rite, la loi, le ghetto, la synagogue. Seuls les partisans de la théologie politique sont heureux de lui emprunter les violences de l'Exode ou du genre apocalyptique, l'aubaine des militants et de ceux qui les ravitaillent. Ajoutons à cela une polémique venue de certains intellectuels néo-païens, acharnés à vilipender le judéo-christianisme pour son dogme et pour sa morale. Mais justement, quand une attitude est antijuive, elle ne peut que se déporter vers le paganisme (les **goyim**, au sens biblique). L'Eglise n'évitera la séduction de l'Islam et d'autres religions que si elle retrouve ses racines : la souche de l'olivier judaïque sur laquelle la greffe païenne est entée. Elle a beaucoup à apprendre aujourd'hui de penseurs juifs, dont le P.H.U. von Balthasar dit qu'ils représentent une réflexion originale.

Pour toutes ces raisons, au terme d'un article qui a commencé par la conversion des autres, je plaiderai pour **la conversion des catholiques**. Non pas un réflexe défensif, une tactique à base de peur, une réaction en fonction d'autrui : mais **l'accueil à pleine vie de la totalité de la Révélation dans sa spécificité, et cela sans la moindre honte**. Fort heureusement, des jeunes retrouvent, dans l'enthousiasme comme dans l'humilité, la nécessité d'une proposition directe de la foi, ce que le Pape nommait, en Belgique, la "seconde évangélisation". Entre le triomphalisme et la dépression nerveuse, il y a la fierté chrétienne, celle qui ne falsifie pas le message, ne rase pas les murs et s'oppose à l'évangéliste honteux, en proie au démon muet (2 Corinthiens 4, 1). Une phrase de Paul (Romains 1, 16) peut servir de mot d'ordre : "Je ne rougis pas de l'Évangile".

